

TROUILLOTTE.—Que ça ! Tu trouves que c'est peu de chose ! As-tu donc oublié que le "cléricalisme, c'est l'ennemi !"

NICAISE.—C'est vrai, patron ; je m'en rappelle, maintenant.

TROUILLOTTE.—Il n'est plus permis de dire : je m'en rappelle, depuis que l'instruction est devenue gratuite, oblige et laïque.

NICAISE.—Oui, monsieur, je me le souviendrai pour une autre fois.

TROUILLOTTE.—Quel âne bête ! On ne dit pas : je m'en souviendrai ; où diantre as-tu été à l'école ? Dans une école de frères, au moins ?

NICAISE.—Oui et non. J'y ai été, puisque j'y suis entré ; mais, je n'y ai pas été, puisque je m'en suis fait chasser.

TROUILLOTTE.—Oh ! le brave garçon ! Je vois que tu as commencé de bonne heure ta lutte contre les cléricaux. Je ne m'étonne plus que la "Pipe Culottée" t'ait pris sous sa protection. Raconte-moi donc un peu ton histoire. Ton père t'avait mis dans une école de frères ?

NICAISE.—Et par dessus le marché on m'avait fait enfant de chœur.

TROUILLOTTE.—Quoi ! tu as porté la calotte rouge ?

NICAISE.—Et la porterait encore, si je n'avais pas fait un pari avec le petit Grenache. Il m'affirmait que les mollets du suisse n'étaient pas en coton ; moi, j'ai parié que si. Pour vérifier, j'ai pris une grosse aiguille, et je l'ai enfoncée de toutes mes forces dans les bas du suisse pendant qu'il tournait le dos. Il s'est trouvé que les mollets n'étaient pas en coton.

TROUILLOTTE.—Et le suisse t'a fait chasser du chœur ?

NICAISE.—Oui, mais je me suis vengé : le lendemain à l'école, j'ai jeté des pois fulminants dans la classe du cher frère.

TROUILLOTTE.—Oh ! le brave garçon !

— La suite au prochain numéro. —

LE CRIME ET SON CHATIMENT

[Voir à partir du n° 1]

DEUXIEME PARTIE

LA LUTTE POUR LA VIE

—Tranquillise-toi. Mille francs, malgré notre petite fortune, c'est une grosse somme pour nous. Mais j'ai des économies. Ces économies sont à toi.

—Tu es bonne, je le sais. Tu t'es dévouée à moi comme une mère. Tu aurais pu m'abandonner, puisque tu n'es que ma nourrice. Tu as mieux aimé m'élever ; je serais un ingrat si je l'oubliais et j'éviterai tout ce qui peut te faire de la peine.

—Merci, dit-elle d'une voix étouffée. C'était la première fois qu'il lui parlait de la sorte, la première fois qu'il faisait cette allusion.

Et il disait cela froidement, posément.

Ne l'aimait-il donc pas ?

—Ecoute, dit-il, après un nouveau silence pendant lequel il avait paru réfléchir, — je ne t'ai jamais demandé de renseignements sur ma naissance. Ce n'est pas que je n'y ai pas pensé ; c'est au contraire le sujet constant de mes rêveries. Mais j'ai attendu, le plus longtemps possible, parce que j'espérais, aussi, que tu te déciderais la première, comme c'était ton devoir, à m'instruire de ce qui me regarde.

Albine baissa la tête.

—Voyant que tu sembles hésiter, je suis obligé de t'adresser certaines questions... Es-tu, de ton côté, prête à me répondre ?

Albine appelait à elle tout son courage. Le moment qu'elle avait tant redouté, qu'elle avait éloigné tant qu'elle avait pu, il était venu, enfin ! Le supplice commençait.

—Interroge-moi, dit-elle, je répondrai.

—Je suis un homme, maintenant, et il faut que tu me parles comme à un homme. Tu as été ma nourrice. Tu as donc connu mes parents ?

—Tu m'as été confié un mois après ta naissance...

—Tu as vu mon père ? Tu as vu ma mère ?

—Je demeurais dans une maison isolée, à quelques minutes d'Avallon ; un soir, une voiture s'est arrêtée devant ma porte ; une dame en est descendue, pâle, les yeux rouges comme si elle avait pleuré et te remit à moi...

—Et elle te donna son nom ?...

Albine secoua la tête.

—Elle me dit que tu t'appelais Paul, me remit... un sac d'or pour avoir soin de toi, promit qu'elle reviendrait et je ne la revit plus...

—Et mon père ?

—Ton père, dit Albine, toute pâle, le visage contracté, je ne l'ai jamais connu, ta mère était seule dans la voiture...

—Et le cocher ?

—Un vieillard, qui sembla rester indifférent à ce qui se passait...

—Et sur la voiture ? sur les panneaux ?

—Rien ! du moins je n'ai rien remarqué.

—Et ma mère l'avais-tu vue précédemment ?

—Jamais.

—Elle pouvait habiter quelque château des environs, peut-être, de telle sorte qu'en cherchant...

—Non, non, dit la pauvre femme effrayée ; il est bien inutile de chercher, va, car ta mère n'était pas française.

—Comment le sais-tu ?

—Ne l'ai-je pas entendu, à son accent ?

—De quel pays, alors ?

—D'Angleterre... plus tard, je me suis informée moi-même dans la contrée, dans les châteaux, à Avallon, dans les hôtels, j'ai fait toutes sortes de démarches, comme tu penses, et je n'ai rien découvert. J'ai laissé partout mon nom afin qu'on pût me retrouver...

—Comment était vêtue ma mère ? Était-elle jeune ?... belle ?... Paraissait-elle riche ?...

—Oui, elle semblait riche, car... j'ai vu... à ses mains,